

Dictionnaire intime. Fragments (1943)

Auteur(s) : Malaquais, Jean

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Les mots clés

[Exil à Mexico](#), [Guerre](#), [Journal](#)

Présentation

Date1943

GenreJournal intime

Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

Description & Analyse

DescriptionFragments d'un "dictionnaire intime" de Malaquais écrit en 1943 lors de son exil au Mexique.

Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

Citer cette page

Malaquais, Jean, Dictionnaire intime. Fragments (1943), 1943.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/91>

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

Fichier issu d'une page EMAN : <http://eman-archives.org/Malaguais/items/show/91?context=pdf>

5

100

10

100

à portée de sa main.

« Bien sûr, mais, je ne devrais pas y aller... Mais, aussi, je n'y vais pas. Depuis que je suis de l'antenne, je ne vais pas et j'ai été très loin dans les milieux de l'œuvre avec les nouvelles, seule fois sans un dossier, une seule fois sans ce qu'on appelle un tel.

« ^{à l'œuvre} ~~à l'œuvre~~ : La non-volonté ~~de~~ se défendre est la forme de protestation la plus désespérée contre la violence et l'infirmité. - De même que la très d'œuvre est en essence singulier.

« L'antenne est une œuvre et à s'efforcer. Et si on pense que seulement aux États-Unis, où le monde entier se souvient étrangement la conscience de l'histoire de la guerre, les premières pages. Il y a un et bien qu'il la technique de l'œuvre des œuvres est plus ouverte, plus complexe, plus difficile, une telle de la fabrication des nouvelles géantes. Ce n'est pas tout, mais même après de la dernière guerre mondiale, l'on peut prendre l'œuvre qui s'efforcent qui paraît dans le monde, y chercher de ce dit pas une exposition objective des faits mais seulement contre la guerre d'information véritable : rien, pas de violence délicate, pas le moindre compte-rendu d'un correspondant étranger, pas le moindre commentaire d'une agence de presse, qui ne soient brisés de messages dont le plus important travail est fait - et les nouvelles sont les premières.

« Ceci ne regarde pas seulement la guerre, les nouvelles maladroites, les maladroites dans la violence, le monde idéologique et moral dans la quelle les uns et les autres paieront avec un égal bonheur. Le premier élément, le premier plan de publication qui vous touchent sous les yeux, l'œuvre d'une prodigieuse entreprise d'abandonnement volontaire, de l'œuvre d'œuvre ou chef-d'œuvre : c'est un véritable de la vulgarité de l'œuvre à la même : une œuvre de capitalisation vous permet une œuvre de violence : vous ouvrez aussi : un critique littéraire choisit une œuvre : vous apprenez que l'œuvre même avait une œuvre de violence.

par-dessus l'échelle : la montre et la montre avec un verre - et j'étais sûr
qu'il regardait en son, ce qui s'était passé et ce qui se passait
entre les deux, un instant. De quelques mètres. Quand il finissait la ligne de
série, il faisait la ligne de la ligne avec la main droite et gauche de l'autre
sur les poils de la main, et les poils s'élevaient, et j'étais à la fois du côté
marchant sur il faut que la main s'élevait, s'élevait de la ligne de son quand
la main le voit, sur les poils et la main - et j'étais.

La montre était, que l'on peut voir à toute heure de la journée, dans les
rues s'élevaient de la main droite, s'élevaient sur son, il ne venait de faire
les poils de son main l'autre contre l'autre s'élevait en s'élevait, sur son
les aux deux, à se les poils. Le s'élevaient et les poils s'élevaient sur les
les s'élevaient de la main à faire la ligne : s'élevaient sur il s'élevait à
s'élevait la main s'élevaient plus en s'élevait ses s'élevaient. Au s'élevait, sur
s'élevait la main s'élevaient, sur son dans certaines s'élevaient d'élevaient
des s'élevaient de la main s'élevaient la main vers la main.

Je s'élevait que s'élevait s'élevaient qui, dans un de ses s'élevaient s'élevaient sur la main
des s'élevaient, sur la s'élevaient de la main s'élevaient l'autre dans le fait que l'
s'élevaient en s'élevaient, s'il s'élevait s'élevaient, s'élevaient s'élevaient la s'élevaient
s'élevaient de son s'élevaient, l'autre s'élevaient sur un s'élevaient de s'élevaient
sur et de la main s'élevaient. Et si je ne s'élevaient, la main s'élevaient s'élevaient que,
l'autre s'élevaient, l'autre s'élevaient s'élevaient que s'élevaient s'élevaient s'élevaient
s'élevaient s'élevaient de lui-même. - sur quel je s'élevaient que s'élevaient s'élevaient
l'autre s'élevaient l'autre s'élevaient pour s'élevaient s'élevaient.

Alors et s'élevaient sur toujours s'élevaient sur son s'élevaient. Sur son
s'élevaient, que s'élevaient de l'autre de s'élevaient, sur son s'élevaient. S'élevaient
que la main s'élevaient sur s'élevaient s'élevaient s'élevaient de s'élevaient la
sur son s'élevaient et de son, j'étais s'élevaient s'élevaient de s'élevaient de son

l'ère classique, par la longue ballade, et, plus tard, au fait des mœurs. Une de mes jolies s'était de me laisser le bon d'un verre, à la force du poignet. J'étais devenu fort à ce jeu. Un jour, à Alger, à l'issue d'une soirée suspendue au rythme du balancement, j'ai atteint le fait d'un bonhomme en conversation. (C'était un étudiant tout de blanc au sixième étage : je passais par-là, et j'étais au point d'y aller.) Plusieurs fois - mais ce fut avant le vingtième siècle - quand il m'arrivait de me trouver dans un logement tout peuplé, j'allais à la librerie ou plutôt à acheter la littérature des poètes et des balades, et j'achetais des établissements aussi périlleux que stupides. Mais je ne savais marcher au bord d'un abîme. J'en ai fait une fois l'expérience, en Haute-Savoie, et j'ai vu terrifiamment le vertige, à un moment donné, lors d'un passage un peu difficile, j'ai eu en outre à quatre galles.

- Il faut que je passe ce soir à la maison, m'agrippant les doigts à un railant. J'ai confiance dans mes mains glissantes qu'en aucun autre partie de mon corps.

- J'aime le mot abîme. Ce verbe ne paraît remarquablement expressif. Il y a ainsi des mots qui pour moi sont la suite de certains possibles, la réalité absolue. L'expression : "C'est un homme abîmé", lorsque dans mon esprit une succession d'images qui impliquent tout un scénario d'une existence tragique. Mais si, dans la même courte phrase, je substituais au mot "abîmé" celui de "fini", ou de "perdu", ou tout autre terme apparemment semblable, je ne retrouverais plus en moi la même chose.

- Ce ne serait pas de fini. Ce ne retrouverais pas le perdu. Ce peut - parfois - ressembler de l'abîme.

C'est peut-être un peu, une pour comédie et satire, s'agit de l'abjection. Il me semble parfois que l'abjection est un être dans la vie, qui s'attache à l'homme à l'égard d'un microbe. Notre alliance sociale et sa structure "biologique" favorisent un terrain infiniment favorable à la prolifération de ce microorganisme. Aucune prophylaxie n'a été étudiée pour mettre l'homme à l'abri de ses attaques. Au contraire, il paraîtrait plutôt que l'abjection joue un rôle extrêmement important dans la conservation d'un certain "ordre" dans notre

- J'aggrave objection au lieu de progressif volontarisme qui pose à son usage l'homme au centre et le rend incapable à aucun usage ; l'état d'Etat de l'homme de-
vient, au style de l'écriture, un rebat.

- Il est remarquable que, dans un tel cas, l'absence d'attitude de dévotion, d'humilité profonde devant Dieu, et l'orgueil exaltés luttent à penser que, dans l'humilité, c'est-à-dire est absent un temps devant les autres.

- "Am văzut, pentru că de stadiu distilării sunt 7-8 decimetri este
său, 2 decimetri celui de alături.

Parfois, devant ce rigide gilet de poil unisse, il nous arrivait de penser à l'abandon d'Hercule la guerre, aux jours de liberté, quel jour tout, même il avait une déesse de chair à se retirer sous la dent, le soutien des splendeurs d'un monde qui n'est pas. Mais et beaux, pais et fruits, carottes fumantes et pots de confiture, tout ce qu'on goût de campement nous permettait d'appréhender le monde des familles éternelles. Nous nous étions, nous en compréhensions pas vraiment nous avions pu violer son caractère, une galanterie, avec nous y précipiter avait été - nous de nous à provision. Je me demandais souvent, par moi le si quelle immensité, de quelle aberration inexplicable, je m'étais pris de fumer des cigarettes de cigarettes par jour, au lieu d'engloutir quatre repas l'un après l'autre. "Appellez-vous", disait-il, de son air si nous avait parlé de l'âge d'or. "Appellez-vous... Le souvenir valait trente-ans francs le kilo, le tabac de se choquant deux-cinquante, le litre de lait..." Rien n'était plus facile que de se procurer une tasse de sucre, un tronc de saumon, deux couronnes de baguettes à la crème ! Il suffisait d'avoir la bonne garde et l'attention au niveau de son jean. C'était alors que nous avions connu l'atmosphère alimentaire. Et nous n'étions pas les seuls. Le manger était le thème principal des conversations des

deux personnes se réunissaient pour un quart d'heure ; on avait beau l'éviter, le thème s'imposait de lui-même, avec la force des réminiscences à peu près effacées mais qui reviennent par vagues envahissantes, de plus en plus grosses, et qui vous traquent de regrets - à défaut de vitamines.

- En temps de disette, la faim et le sentiment de la faim ressortissent plus souvent du phénomène psychique que gastrique : quelque bourratif que soit un repas, la sensation du rassasiement plein et complet n'est que rarement atteinte.

- Que notre sentiment de la faim, celui de G. et le mien, fût pour beaucoup d'ordre psychique, j'en eus la preuve à notre arrivée à Madrid. Nous nous sommes jetés - jetés gloutonnement - dans la première boutique d'alimentation... L'idée ne nous effleura pas que cette boutique n'avait rien de miraculeux en soi, que Madrid en comptait des dizaines - aussi bien garnies de marchandises tout aussi scandaleusement hors prix. Nous nous y précipitâmes comme à l'assaut d'une place forte, l'œil rond et l'exclamation à la bouche. Mais quand nous eûmes mangé cent grammes de saucisson, avalé trois petits pains, croqué une boulette de chocolat, bu une tasse de café, nous nous avançâmes vaincus : rien n'entraîna plus, la mesure était comble. Ensuite, déambulant par les rues, nous nous sommes de faire des achats inutiles : amandes et noisettes, lentilles et nouilles, pistaches et crustacés, pour la seule gloire d'acheter librement. Mais l'appétit n'y était plus ; ou, plutôt, l'appétit était rentré dans son assiette normale, sachant que nous étions à même de le satisfaire dès qu'il réclamerait. Et avec G. nous fîmes cette découverte mille fois faite par d'autres : qu'avideté et convoitise nous viennent de l'impuissance à posséder ; que le sentiment de la possession, je veux dire le sentiment d'être en mesure de posséder, apaise la convoitise.

- A Confrance, gare-frontière côté espagnol, j'eus, comme dans un éblouissement, la tragique image de l'insolite anarchie de notre temps. Alors qu'à trois kilomètres de là, côté France, un saint aurait gardé son âme pour une couple d'œufs, de ce côté-ci de potence-frontière nous aurions pu nous giber d'œufs à n'en plus pouvoir. Et si, pris de scrupules, pris de rage, vous et moi nous

.....ère de terrible et d'insur-

aux avions de passer en face du panier de provisions, il y aurait eu les douaniers, il y aurait eu la machine des douaniers, il y aurait eu une belle tante neuve dans notre dos.

- J'en ai vite fait de m'apercevoir qu'en Espagne franquiste l'abondance était à sens unique. (Une abondance toute relative, du reste, appréciable certes par rapport à la France - automne 1942, mais tellement misérable au regard de l'avant-guerre.) Dans ce pays où les travailleurs n'ont droit qu'à cent grammes de pain par jour, les pâtisseries littéralement regorgent de tartes et de gâteaux pétris de belle farine blanche, mais dont le prix est si exorbitant que l'on craint d'abord rêver. La majeure partie de la population neurt à peu près de faim (Madrid, Séville, Cadix), sous le tranquille regard de Franco et de Primo de Rivera Junior, peints au pochoir sur tout roisin de mur qui s'y prête. Pour vivre tant bien que mal, tout le monde se livre à des spéculations effrénées, chacun à son échelle naturellement, tandis que neuf fonctionnaires sur dix trafiquent de leur influence. (Je regus, à ce propos, les "confidences" abrutissantes d'un commissaire de police dans une ville maritime, ancien volontaire dans l'armée franquiste.) Le tramón est devenue une institution nationale, cause du reste la délation, le trafic au fait au grand jour et au nez des policiers, lesquels en vivent à leur tour. Policiers, militaires, curés. À tout coin de rue. La plupart des voitures portent les initiales P.M.N. (Policia Militar Madrid), et P.M.T. (Policia Militar de Tránsito), initiales que les madrilènes traduisent : "Para Mi Sujer", et : "Para Mi Tambien". Vendeurs aveugles de billets de loterie, sœurs de toutes les firmes, enfants saccadés, hommes et femmes de tout âge et de tout aspect vous offrent dans la rue une innombrable variété d'objets, allant de la carte postale échevée au passeport garni de visas. Quelque florissante que soit l'industrie du marché noir en France, le rationnement y a instauré une manière de justice bureaucratique, dont on peut dire qu'en principe du moins elle reconnaît à tout individu vivant entre les frontières de ce pays (à l'exclusion toutefois des internés et des prisonniers) le droit à une ration alimentaire correspondant à la catégorie dans laquelle il est classé. Mais, en Espagne, le tabac et le pain étaient

seule réflexion, on y respire dès l'abord une atmosphère de terreur et d'insupportable injustice.

* * *

Avoir des livres. Je me souviens de sa pièce d'un cabinet de lecture, où j'étais pris en abonnement pendant des années. Il était gros, flasque, hirsute, sortant d'une belle robe appliquée dans des registres aux feuillets serrés ; je m'en souviens, parce qu'il avait frappé un jeune bourgeois par l'indécible cruauté dont sa grosse viande était venue le supporter. Souvent j'avais passé de longues minutes à feuilleter les catalogues, feignant de les feuilleter, mais observant du coin de l'œil la grosse bête surchargée de plaques de crasse. Par contre, quels soins n'apportait-il à ses livres ! Chaque volume, aussi insignifiant fût-il (et je lisais alors l'homme du ferail et les aventures de Cartouche), resplendissait de propreté. Il examinait longuement le livre qu'on lui venait en échange d'un autre, relevait la moindre tache, le moindre trait de crayon, peinait visiblement de la moindre bruffure que ses yeux farouches ne manquaient jamais de découvrir. On eût dit qu'avec tout volume qui sortait de chez lui, un peu de son cœur s'en allait. Un de ses gestes familiers consistait à donner de petites pichenettes de son doigt du milieu armé d'un ongle invraisemblable couleur corail, de petites obliquettes contre lesmiettes de pain incrustées entre les pages, et ses miettes il avait le chic fou de vous les envoyer droit dans l'œil - pour vous apprendre à être propre.

* * *

J'aime de penser à l'infini des choses, à l'infini des efforts ; que rien jamais n'aboutisse à un point mort, au delà de quoi l'en-avant serait impossible ; que rien n'ait été créé de façon à pouvoir faire son propre tour ; que toute nouvelle découverte soit un nouveau mystère ; de sorte que la désagrégation de notre propre corps n'est ni un aboutissement, ni une fin en soi, ni à d'aucune la connaissance de l'impossibilité de mener à fin les entreprises humaines vaut le sentiment de la vanité des choses, à moi elle procure un immense réconfort, - peut-être parce que je n'aurais pas été le seul à n'avoir rien fait qui fût de toujours, qui fût à jamais.

* * *

Il ne semble toujours que je n'en dis pas assez : que je ne voie. Toujours il m'en coûte d'abréger un passage, une scène, un dialogue. Lorsque je retournais une page, la nouvelle version aura eu même une page plus une ligne. Deux choses y interviennent, je pense. Première : étant peu "saisant" dans la vie de tous les jours, l'écriture me servirait de "revanche" ; seconde : l'extrême difficulté que j'éprouve à traduire fidèlement les images, le peu de satisfaction que me procure la qualité de mon travail, le sentiment enfin de l'insuffisance de ma langue, me donnent la cruelle certitude de trahir mon sujet : - en sorte que, sans doute, je suis obligé à suppléer à la qualité par la quantité. De vrai, le gros livre, la in-folio penou, la feuille de manuscrit boursée de finécriture, me sonnent éminemment sympathiques : ce n'est un plaisir des yeux, du toucher.

- Naturellement, autant que quiconque je déteste le délayage, le beaucoup par ler pour ne rien dire. Mais tout ne paraît si exceptionnel, si prodigieusement inattendu, que la moindre jeu d'ombre et de lumière mériterait un ouvrage pour le décrire. Un instant le silence, la vide, l'écho d'une parole, le poids d'un regard, choses toutes apparemment quelconques, apparemment nulles, impliquent d'innombrables possibilités plus merveilleuses les unes que les autres. Paul Valéry, disant qu'il ne saurait écrire de roman parce qu'il ne voit aucun intérêt à raconter, par exemple, qu'en a frappé à une porte, Paul Valéry ne semble ne rien comprendre à l'extraordinaire puissance d'évocation susceptible d'être contenue dans un simple coup donné sur une porte close. Le prolongement poétique, la ha-le épique d'une démarche même insignifiante, peuvent atteindre une force incommensurable et leur proportion semble-t-il avec les matériaux inclus dans la démarche. Des deux côtés d'une porte deux scènes en pleine mutation peuvent s'attendre qu'un appel du doigt sur une planche reboutée, pour s'accomplir dans un sens ou dans l'autre. Si j'avais le temps, si je ne me devais d'abord au plus pressé, j'écrirais d'étonnantes histoires sur l'épine du canton, sur la sou tordie de la fenêtre, sur la cigarette qui fume à mon nez, sur le cri qu'on a envoyé chercher du secours, sur toi qui ne lis et que je ne connais pas mais que je connais mieux que tu ne te connais toi-même, sur moi que je ne connaîtrai jamais : j'écrirais

17
l'histoire fantastique de chaque mot de tous les vocabulaires présents et à venir. -
Parce que rien de ce qui est ne mérite l'indifférence. Et que je voudrais être
dans tout ce qui est.

o c o

Boire à toutes les sources, l'abreuver à toutes les liqueurs. Avoir le soif
inextinguible. J'ai vraiment souhaité traverser plus de déserts qu'il ne peut
être donné à un homme et à une vie, afin d'avoir la certitude de ne jamais boire
tout mon saoul de joies et de peines. J'aurais voulu ne rien conquies. J'aurais voulu
la faire toutes les découvertes, participer de toutes les expériences, payer
dans chaque globule de mon sang. J'aurais voulu passer jour et nuit, ne pas dor-
mir, ne pas me donner le temps d'oublier ma soif. J'aurais voulu ne pas glâcher la
chance exceptionnelle d'être vivant.

- Mon appétit de la vie est si monstrueux que, surgissant à mes trente-cinq ans,
parfois il me semble que je n'ai encore goûté à rien qui vaille ; en sorte que je
suis persuadé de ne jamais connaître la joie béate de celui qui, la gorge pleine
et la vessie gonflée, lâche un cran à sa ceinture - s'exclamant : "Ih, oui, j'en
ai à ma mesure !" -

o c o

La phénoménale capacité d'absorption dont fait preuve l'homme. Il semble que
son corps, et plus encore son âme, sont faits en sorte à pouvoir supporter tou-
tes les violations. Vous n'obligerez pas le lion d'adopter la manière d'être du
chacal, l'aigle les façons d'être de la poule. Mais innombrables sont les hom-
mes qui mènent une vie de chien.